

CHRISTIAN GAILLY

LES ÉVADÉS



Mdouble

Extrait de la publication

LES ÉVADÉS

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987
K. 622, 1989
L'AIR, 1991
DRING, 1992
LES FLEURS, 1993
BE-BOP, 1995 ("double", n° 18)
L'INCIDENT, 1996 ("double", n° 63)
LES ÉVADÉS, 1997 ("double", n° 65)
LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998
NUAGE ROUGE, 2000 ("double", n° 40)
UN SOIR AU CLUB, 2002 ("double", n° 29)
DERNIER AMOUR, 2004
LES OUBLIÉS, 2007
LILY ET BRAINE, 2010

CHRISTIAN GAILLY

LES ÉVADÉS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1997/2010 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

1.

Il se passe rarement grand-chose dans une voiture. A vrai dire jamais rien et c'est très bien. Les voitures sont là pour faire le lien entre ce qui s'est passé et ce qui va se passer. En un sens rien n'est plus romanesque.

Celle-ci approchait. Une comète noire à queue de poussière filant dans un ciel jaune. Le ciel était jaune parce que la poussière était jaune. La poussière s'élevait et le ciel jaunissait. La carrosserie noire miroitait de temps à autre, alertant le regard qui dormait, lui disant Réveille-toi, ça commence.

Elle approchait et déjà s'entendait le flottement doux du gros V8, son régime presque lent, pourtant la voiture allait vite. Elle balayait la route. Peut-être à cause du revêtement. La route n'était pas revêtue. C'était une route de terre sous une couche de poussière. Ou alors le chauffeur était ivre.

Arthur l'était. Il n'avait donc plus peur de rien.

Il appuyait. Les trois cents chevaux répondaient. Et comme la route était sinueuse et poussiéreuse les pneus larges à l'arrière patinaient. La Ford glissait, redressait, réaccélérait, larguant de la poussière comme un avion sulfate, un long panache qui s'élevait s'étirait, effaçant le paysage.

2.

Arthur Maiden conduisait bien, loin du volant, bras tendus, regard absent. A côté de lui Elisabeth sa femme examinait ses yeux, les siens, ses propres yeux dans un petit miroir. Elle était secouée mais ne disait rien. Elle se laissait conduire. Elle n'avait pas peur. Il y a des femmes comme ça, qui ont confiance. Elle avait confiance en Arthur. Ou bien alors. C'est plutôt ça. Elle se moquait éperdument de ce qui pouvait se produire. Sa figure seule la préoccupait, sa gueule comme elle disait, parlant de son visage elle utilisait le mot Gueule.

Elle aussi était ivre et, peut-être parce qu'elle l'était, elle se souciait soudain de la tête qu'elle avait. La figure qu'on verrait quand elle descendrait de voiture. A condition qu'elle descende de voiture. Elle pensait que peut-être elle n'aurait pas besoin de descendre. Elle eut envie à ce sujet d'interroger Arthur. Tu crois que je vais devoir

descendre de voiture ? N'en fit rien, se tut. Il n'eût pas répondu.

Derrière lui, près de son épaule, c'est ce qu'on fait pour indiquer le chemin, même si Arthur n'en avait plus besoin, on arrivait et c'était la seule route, mais une autre femme restait comme ça, sur le point de lui dire C'est là, assise dans cette position-là, au bord de la banquette, entre les sièges avant. Fixant la route elle s'attendait à ce que la Ford en sorte à tout moment. Elle avait envie de lui demander d'aller moins vite. N'osa pas, se tut. On arrivait. Il n'eût pas répondu.

Derrière Arthur et Elisabeth, entre les deux mais pas exactement : Elisabeth était tassée à droite contre sa portière, glace à moitié baissée et avec celle d'Arthur ça faisait courant d'air, la poussière entraînait, se déposait, jaune clair sur les garnitures bleues, les sièges bleus, volant et tableau de bord d'un autre bleu, plus sombre. C'était pas mal une voiture noire avec l'intérieur bleu. Elle existait aussi avec l'intérieur rouge. Ou jaune. Ou gris. Arthur préférait le bleu. Longtemps ç'avait été le vert. Maintenant il aimait le bleu.

Derrière lui, il le sentait, une sensation unique, d'une absolue singularité, en tout cas très particulière, celle qu'on a de conduire un peu

ivre avec une présence derrière soi, toute proche, respirante, parfumée. Le visage d'Eva Kendall.

Une grande brune. Un regard qui aimerait nous faire croire. Non, peut-être pas, mais l'air d'avoir tout vu. Non plus mais un sourire chronique, genre L'inusable ironie. Sans doute mais pas là, pas ce jour-là. Elle était très inquiète, toute en noir, avec juste autour du cou un petit fichu vert roulé et noué comme ça sur le côté.

Elle l'avait ôté. Elle le serrait dans sa main droite. Une main sans bijoux, ni anneau ni bague, belle par elle-même. Le tissu vert virait au rouge. Il fonçait, devenait brun.

De temps en temps elle se tournait pour éponger un crâne. Celui du jeune garçon assis à côté d'elle. Ou plutôt effondré loin d'elle. Juste derrière Elisabeth Maiden. A peu près dans la même position. Un peu plus allongé, peut-être. Tête renversée sur le haut du dossier. Tassé comme elle, contre la portière. Souffrant plus qu'elle. Jérémie Tod.

3.

Une ombre dans le regard, une ombre comme une brume montante, se formant très loin sur la mer, une brume qui, compte tenu de la distance et du temps, distance à parcourir pour nous atteindre, temps qui nous reste à vivre, ne nous concerne pas, Arthur Maiden sans ralentir entra dans la propriété des Tod, franchissant le passage, une large porte en arche joignant les deux extrémités d'une barrière basse interminable et peinte en blanc.

La Ford noire, poussiéreuse maintenant, maculée de plaques d'un jaune clair presque blanc, on pense à la robe d'un cheval exténué, ne provoqua pas pour l'œil avec le blanc de la clôture un contraste aussi violent que tout à l'heure avec l'ocre du paysage mais, tout de même, c'était assez beau de voir cette grosse américaine s'engouffrer comme une folle chez ces gens.

Vaste, la maison, faite de briques et de bois,

était peinte en rouge sombre, à peu près couleur sang, plus foncé que sang neuf, assez proche de la teinte qui par endroits séchait dans les cheveux du jeune Tod.

Eva Kendall descendit la première. Elle avait l'intention d'aller sonner. Elle s'apprêtait à monter les trois marches. Elle devait ensuite s'avancer sous une véranda qui tout du long ombrageait la façade. Arthur Maiden jugea tout ça beaucoup trop lent, il klaxonna. Deux tons graves accordés en tierce. Do-mi. Ou ré-fa. Ou sol-si.

Lucie, une petite Française nature, toute simple, pleine de charme, au service de la famille, finissant par en faire partie, pour autant qu'on puisse en faire partie quand on la sert, même après toutes ces années, avait vu la Ford arriver.

Elle se tenait dans la cuisine. Elle rangeait la vaisselle. Elle venait de faire la vaisselle, l'avait essuyée, elle l'essuyait toujours sinon ça laisse des traces, la rangeait dans le vaisselier, nerveuse, un peu brutale mais jusqu'à présent elle n'avait rien cassé.

Le café passait. Elle avait préparé le plateau. Trois tasses. La troisième était pour elle. Elle prenait le café avec eux, c'est dire, enfin, avec lui, parce que Madame, elle, dans l'état où elle était, elle ne prenait plus rien avec personne.

L'aspect, l'allure, la vitesse de la Ford s'enga-

geant dans l'allée, son dérapage quand elle fit demi-tour pour se ranger devant la porte, avaient suffisamment alerté Lucie. Elle se hâta jusqu'au vestibule, ouvrit la porte. Eva, le bras levé, allait sonner.

Lucie face à Eva Kendall. Le jour et la nuit. D'ordinaire ils se chassent l'un l'autre sans heurt. Il n'y eut pas de heurt mais, l'espace d'une seconde, un trouble plat, un temps étale, une pensée, un rêve précipité. Eva, la femme que Lucie ne sera jamais : mince et longue, élégante, séduisante, très, elle avait certainement tous les hommes qu'elle voulait. Lucie se trompait. Sans doute mais regardant Eva, amoureuse à l'instant de ce qu'elle-même aurait pu être, comme voyant là, non pas comme, la voyant, son impossible image, c'est ce que Lucie pensa.

Puis elle vit dans le regard d'Eva une vague menace de larmes. Puis remarqua qu'Eva respirait mal. Qu'elle allait céder. Elle avait envie de parler, ça se voyait, elle se retenait. Pourquoi ? Parce que. Ne se retint plus. C'est Jérémie, dit-elle. Une petite seconde encore s'écoula. Eva voulait ajouter quelque chose. Peut-être à propos de Jérémie. L'état de Jérémie ne l'inquiétait pas. La blessure n'était pas grave, impressionnante mais pas grave, enfin, apparemment, on ne sait jamais avec les blessures à la tête. Eva ne pensait

pas à ça. Ce n'est pas ça qui la préoccupait. Elle pensait à autre chose. Elle avait autre chose à dire mais ce qu'elle avait à dire elle ne voulait pas le dire à Lucie.

Elle était partie. Après qu'Eva eut dit C'est Jérémie elle fit demi-tour et s'éloigna, fuyant la mauvaise nouvelle, la fuyant comme un animal, lequel toujours s'applique à mettre entre le danger et lui, enfin bref, il fuit. Lucie était une sorte d'animal.

4.

Elle entra dans le salon sans frapper. Une pièce immense entièrement peinte en gris. Lambris, murs, plafond, moulures. Un très beau gris légèrement bleuté. Ce peu de bleu à certaines heures la lumière jaune le révélait. C'était le cas quand Lucie entra. A d'autres heures d'autres nuances, l'ambiance changeait, Lucie entra.

La pièce se divisait en deux zones, chacune prenant le jour d'une grande fenêtre. A droite le salon proprement dit avec cheminée et bibliothèque, à gauche on faisait de la musique. Deux grands angles. S'y inscrivaient des meubles ronds ou courbes, non pas nécessairement courbes en eux-mêmes mais disposés en arc ou présentant quelque rondeur comme le sofa.

Un canapé, une sorte de divan d'été, couvert d'un tissu frais et gris, amplement fleuri de pétales roses ordonnés en motifs évoquant ces tapis veloutés et lumineux qui se forment au pied

d'une fleur quand on la frôle à la fin de sa vie. Oui, on la touche à peine et tout tombe, poussière de couleur. Une femme y était assise.

Louise Tod abandonna l'album. Elle le feuilletait depuis. Depuis quand ? Depuis toujours peut-être. Mais non. Pas depuis toujours. Depuis.

Madame, Madame, respira Lucie, deux souffles à tonalité de plainte. Elle ajouta : Il est arrivé un malheur. Elle s'était arrêtée au milieu du salon. Elle estima sans doute qu'elle ne pouvait s'avancer davantage sans y être invitée, même pour dire ça, surtout pour dire ça. Elle pensa qu'il valait mieux ne pas trop s'approcher, sait-on jamais, elle n'entendrait peut-être pas. L'une voulait qu'on l'entende, Eva, l'autre pas, Lucie.

Louise Tod ferma les yeux, les rouvrit, elle ne regardait plus Lucie. Elle regardait le dos de l'homme qui était au piano. Un Steinway ordinaire, à queue, modèle courant. Bien que chaque exemplaire soit original et numéroté. Maurizio cessa de jouer. Il se retourna et regarda Louise. Elle ferma les yeux, les rouvrit, elle regardait Lucie. Quel malheur ? dit-elle. Une voix d'absente.

Lucie voulut répondre. Elle ne pouvait pas. Elle se rendit compte qu'elle ne savait pas. Elle ignorait de quel malheur il s'agissait. Ce qu'elle avait compris, ou saisi, ou senti, c'est que la voiture nous ramenait Jérémie. Comme la voiture, en quelque

sorte la relayant, elle s'était précipitée mais sans savoir. Ou peut-être le sachant. Comme s'il s'agissait toujours du même. Mais, dans ce cas, elle aurait dit : Le malheur revient. Ou bien : Il est encore là, ou toujours là. Il ne serait donc pas parti. Calmez-vous, dit Louise, de quoi parlez-vous ?

Je ne sais pas, Madame, dit Lucie, mais. Mais quoi ? fit Louise. Une voix lasse. Pas agacée parce que dérangée, non, lasse, simplement lasse. Maurizio répéta : Oui, mais quoi ? Et pour répéter ça, ce Mais quoi, il tendait vers Lucie son visage étonnant, d'une lucidité de ciel, gris clair, mince et très haut, très lumineux, le soleil juste derrière peut apparaître à tout moment.

Eva entra disant C'est Jérémie, il est blessé, il faut l'aider, à marcher, ou le porter, le nettoyer, le soigner, il saigne, elle emballait le rythme de ses mots, semblait pressée de finir, elle avait autre chose à dire mais Louise, très calme, la lassitude donne cet air calme, indifférente, nous donne cet air indifférent, ailleurs, fait penser que nous sommes ailleurs, l'interrompit et, regardant Maurizio : Pourquoi vous êtes-vous arrêté de jouer ? dit-elle, pourquoi ?

Maurizio, patient, habitué, dévoué, pianiste de grande renommée avait renoncé à tout pour venir près d'elle. Dès que, dès qu'il apprit, il vint. Depuis que, il était là, se chargeant du silence.

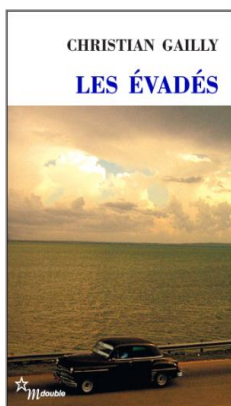
Pas parler, jouer. Pas la consoler, jouer. Ne rien prétendre, ne rien attendre ni espérer, jouer.

Il répondit : Il y a là mademoiselle Kendall. Qui ? Mademoiselle Kendall. Ah oui, mademoiselle Kendall. Louise ricana. Maurizio regarda Eva l'air de lui dire Patience, ma chère, patience, un jour peut-être, puis de nouveau regarda Louise. Oui, dit-il, Eva Kendall, c'est elle qui est là, et elle nous dit que Jérémie. Qui ? Jérémie. Ah oui, Jérémie.

Un instant elle sembla, non, pas repartir dans sa rêverie, non, il ne s'agissait pas de rêverie, qu'on ne se trompe pas, il n'était pas question des absences d'une folle, il s'agissait d'un certain état de vide, d'une pensée désertée, d'un certain résultat, elle était comme ça depuis.

Puis soudain dit : Je vous rappelle ma petite Lucie que nous attendons le café. Vous ajouterez une tasse pour mademoiselle Kendall.

Eva pensa refuser. Elle pensa dire Je n'ai pas le cœur à prendre le café. Elle aurait voulu en venir le plus vite possible, le temps pressait, à ce qu'elle avait à dire. Le temps passait et selon elle le danger grandissait. Plus on tarderait moins on aurait de chance. Le dire, donc, mais à qui ? Maurizio, elle le devinait, répondrait, mais. Non, jamais il ne se mêlera de ça.



Cette édition électronique du livre
Les Évadés de Christian Gailly
a été réalisée le 28 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321091).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : © Ana Esther Garcia [elgatomagenta].
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707327512

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr